

L'Homme Libre 23 mai 1927
UNE REPARATION
LÉON CLADEL
"tailleur de phrases" du Quercy

Ce grand paysan magnifique, que nous avons solennellement découvert, hier, sur un banc du Luxembourg, avec sa *blaude* sa trique et son chien, n'était-il pas égaré dans le vieux jardin des reines de France ? Un peu las, comme dépaycé, il semblait venu de loin. Si las qu'il avait l'air indifférent aux tardifs honneurs officiels ; venu de si loin que, dans la douce lumière de mai, il apparaissait comme brûlé du dur soleil du Quercy.

Une grande figure d'un autre âge. Une belle tête altièrre de chef celte, frémissante de beauté, fiévreuse de génie, telle qu'on en voit encore — de moins en moins, hélas ! — au pays des Cadourques, sous les chênes sacrés. Avec, au front, la ride soucieuse du labeur probe, et aux lèvres le pli serein de l'indépendance, de l'indépendance de cette plèbe insoumise, sans indulgence pour les grands, sans ménagement pour les plats. Léon Cladel, pour tout dire.

*

Taillé dans la pierre par son fils, Marius Cladel, comme il l'était lui-même dans la pure race gauloise, comme il taillait lui-même ses phrases puissantes dans le dur granit de la belle langue, Léon Cladel est là, devant nous, vivante et dernière image d'une génération qui gaspilla le génie, vivante et dernière image aussi d'une longue suite de générations qui, mieux que quarante rois, en vingt siècles, firent la France.

Ces fils de Gaulois que ne courbèrent pas les atroces mutilations des Romains ; qui ne plièrent pas les genoux devant les hordes nordiques de Simon de Montfort; qui gardèrent intact leur esprit de liberté jusqu'à la grande Révolution, ils sont résumés dans Léon Cladel petit-fils d'un vieux révolutionnaire, fils d'un de ces solides compagnons du Tour de France, arrivé à l'aisance par un rude labeur, issu de toute une famille de paysans quercynols dont le mâle sang coulait en ses veines comme un feu d'insurrection toujours prêt à fondre ou l'idée ou l'image.

*

Le mal d'écrire- était en Léon Cladel dès le jeune temps. Etudes, situation, famille, il quitte tout pour venir à Paris. Une première fois, l'expérience est rude. Dans cette jeunesse littéraire de la seconde moitié de l'Empire il a tôt fait de dilapider les gros sous de la tante Rose, la meunière du Rouergue. La vache enragée, les déceptions, tout le renvoie au pays montalbanais. Mais il n'y peut vivre. Il lui faut revenir. Cette fois

pour tout de bon. Poulet-Malassis, le bon éditeur, lui prend ses *Martyrs ridicules* que préface Baudelaire. C'est le succès.

C'est aussi d'apostolat. Il connaît Gambetta — dont l'opportunisme lui répugnera plus tard. Il se bat et, notamment, au *Réveil*, de Vallès, pour ces idées républicaines auxquelles il restera, fidèle, mais que bientôt il aura du mal à reconnaître sous les caricatures des souples, des habiles, des complaisants. L'Ordre moral l'emprisonne pour une nouvelle trop vraie trop «peuple».

Car il reste l'homme du peuple. Les meilleures pages de Cladel sont à la gloire de la plèbe, du paysan. *Les Va-nu-pieds*, *Montauban-tu-ne-sauras-pas*, dans lequel il se peint avec son père, *le Bouscassié*, *la Fête votive de Saint-Bartholomé-porte-glaive*, *Celui de la Croix-aux-Boeufs*, sont des épopées rustiques d'une rare force d'évocation, écrites dans un style puissant, coloré, toujours magnifiquement « bâti » et pittoresquement émaillé de locutions patoises, toujours justes, toujours enchâssées là où elles doivent avoir leur vraie valeur.

*

La place de Léon Cladel dans la littérature contemporaine n'est pas encore faite. On a admiré le précurseur, l'original, le créateur *d'Ompdrailles*, du *Tombeau des lutteurs*. On n'a pas exactement compris peut-être ce que la postérité fixera mieux : qu'il a été le dernier des grands romantiques en même temps que le premier des grands réalistes, et aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces deux rôles un des plus beaux, sinon le plus beau des stylistes de son temps.

La probité de son art est prodigieuse. Ce n'est pas seulement l'image qui est criante de vérité. Ce n'est pas seulement l'idée qui est exprimée avec une étonnante et vigoureuse clarté. C'est la phrase qui est adaptée à l'idée, faite pour l'image, comme « plaquée » sur le relief même, sur le mouvement même de la pensée, de l'action, qu'elle veut rendre.

Pour cela ce «rustre écarlate» peint d'un mot par Barbey d'Aurevilly, est l'objet de l'admiration des meilleurs ouvriers de la langue française. Pour cela, d'ailleurs, il y a plus d'une des belles pages de Cladel qui d'ores et déjà, sont dignes des plus sévères anthologies. Mais pour cela aussi il n'a pas été compris tout de suite. Lui qui écrivait pour le peuple, écrivait trop bien, dans une forme trop sévère pour connaître le facile succès des feuilletonistes. Il a fallu le beau livre de sa fille, Judith Cladel, pour que l'injustice fût réparée.

*

Et cependant l'homme tel qu'il est, avec son beau caractère, sa fière indépendance, est digne de l'admiration populaire. Il a créé le roman de la plèbe beaucoup plus que George Sand. Il a créé le roman social beaucoup mieux que Zola, cependant très grand. Certains de ses ouvrages sont par surcroît de merveilleuses évocations républicaines au sens élevé du mot. Dans *N'a qu'un œil*, par exemple, la Révolution vit,

palpite, frémit, gronde, comme dans aucun autre ouvrage analogue. Et seul de tous les écrivains contemporains il a le courage de rendre à Robespierre l'éclatante justice que la lâcheté commune laisse marchander au grand révolutionnaire.

Voilà l'homme — comme il n'y en eut guère, comme il n'en est plus peut-être — que la sérénité de la statue, belle œuvre filiale, laisse, depuis hier, goûter en paix la pleine et reposante félicité du plus harmonieux des jardins de Paris, harmonieuse synthèse des terroirs gaulois.

A.-L. BITTARD.

M. Herriot inaugure le monument Cladel

Samedi, à trois heures, M. Edouard Herriot, ministre de l'instruction publique, a inauguré au Luxembourg le monument de Léon Cladel, en présence de M. Paul Doumer, président du Sénat, et de nombreuses personnalités politiques et littéraires.

Des discours ont été prononcés par M. Capéran, maire de Montauban, Cabannes, président de la Société Ingres, Benoît Levy, Pierre Benoît, au nom de la Société des Gens de lettres, Léon Riotor, au nom de la Ville de Paris.

Du magnifique et vibrant discours de M. Herriot, voici l'un des plus beaux passages :

« Cladel eut un grand amour, celui de notre langue. C'est un paradoxe assez divertissant que des écrivains réputés conservateurs s'expriment parfois dans une langue anarchique, alors que des révolutionnaires comme celui-ci, comme Vallès, des satiriques acérés comme Jules Renard se montrent des stylistes d'une rigoureuse intransigeance. La prose de Cladel ressemble à cette eau du Tarn qu'il a célébrée, souvent houleuse et tourmentée, brusque parfois comme un torrent, incendiée à certaines heures de lumière, moirée de reflets, bondissante et bruissante, mais pure et, selon son expression, candide. Cladel, s'il méprise les prétentions nobiliaires des hommes, respecte le lignage des mots et les archives du vocabulaire.

Il se fonde sur nos classiques et, comme eux, demande ses ressources, soit à ce parler paysan, soit aux langages si poétiques des métiers; ayant choisi ses vocables, il les sertit à la manière de l'orfèvre, c'est-à-dire au sens vrai de ce mot, à la manière d'un forgeron d'or. ».